

Rafael Barria : peindre chaque tableau comme une offrande

C'est avec la maîtrise technique éblouissante d'un maître hollandais du XVII^e siècle que Rafael Barria raconte la magie et les mystères des cultures mapuche et créole du Chili qui se partagent son sang métissé. Etonnante découverte : perché dans son atelier du Jura vaudois d'où le regard surplombe d'un côté le Léman et de l'autre le lac de Neuchâtel, avec le tapis géométrique des campagnes cultivées déroulé entre les deux et les reliefs alpins poussant leurs festons blancs contre le ciel au loin, le peintre a trouvé dans la quiétude helvétique un environnement propice pour convoquer et recréer sur la toile sa terre natale, les mythes et légendes de son peuple et tout le syncrétisme amérindien qui imbrique étroitement les apports extérieurs avec les récits et les archétypes de sa cosmogonie. Pas question pour autant -malgré l'urgence de leurs revendications pour la restitution de leurs terres gravement menacées dans leur écosystème par les grands domaines et les multinationales, et pour la fin des répressions continues dont ils sont l'objet- de faire de son oeuvre une tribune politique pour relayer et porter au loin les luttes et les résistances indiennes. C'est d'abord et avant tout de peinture qu'il est question ici. Et si pendant toute une période, les tragédies indiennes ont hanté et tourmenté celle-ci de leur violence, leurs sacrifices et leurs monstres, elles sont désormais exorcisées. Son oeuvre apparaît aujourd'hui apaisée et ses démons tenus à distance, mais le peintre demeure indéfectiblement lié à sa culture, ses rituels et sa puissante symbolique.

Après ses études d'art (Il est né en 1967) dans le Chili des années 1980 sous le régime de la dictature militaire, puis dans le New York vibronnant de la fin des années 80, Rafi Barria est capable de peindre des natures mortes et des portraits au réalisme troublant, dont la vérité des expressions et le rendu des matières rejoignent à leur manière ceux des Hollandais du Siècle d'Or. Côté cour, ces toiles naturalistes et ces « vanités » d'aujourd'hui lui permettent de survivre. Côté jardin, il commence brièvement par se chercher lui-même du côté de l'abstraction, mais abandonne bientôt un terrain dans lequel il peine à trouver son langage personnel. C'est alors que la force de ses racines et de son héritage s'imposent à lui comme source vive d'inspiration, que la peinture devient son outil premier de compréhension du monde tant individuelle que collective, et que chacun de ses tableaux est conçu comme une offrande.

Bon sang ne saurait mentir ! Son langage renvoie à quelques traits récurrents d'une certaine peinture latino-américaine qui manifeste un goût particulier pour le récit tant historique qu'allégorique, déploie une palette chatoyante, privilégie la franchise des images frontales, cultive une relation fusionnelle avec la nature qui l'entoure et prend volontiers une dimension épique aux accents lyriques.

Rafael Barria n'en est pas moins nourri aussi de l'exemple des maîtres qu'il s'est choisis dans l'histoire de l'art occidental, entre les géants du baroque Velasquez et Rubens, le très symboliste Böcklin, les chantres impressionnistes du paysage ou la métaphysique de Rothko. Sans oublier le grand surréaliste chilien Roberto Matta.

Il y ajoute ses ingrédients personnels, son « alchimie » à lui qui, dans une exubérance contrôlée et une figuration stylisée, imbrique étroitement le populaire avec l'érudit, le contemporain avec l'archaïque, et le réel avec le surnaturel, Il a l'amour gourmand et précis du « faire ». Il cherche la couleur exacte qu'il « monte » jusqu'à son intensité la plus vibrante, presque jusqu'à la saturation. Il sait exactement où il va et soigne le plus petit détail. Chaque tableau est une marche à l'étoile qui ne laisse, malgré la charge émotionnelle qui le porte, aucune place au hasard ni à l'improvisation. Il ne cherche pas à représenter le réel, mais à en éclairer le sens à travers une nouvelle réalité parallèle et

magique. Où le surnaturel tient de l'évidence et où la couleur obéit à une symbolique. Après le rouge du sang et de la violence qui dominait sa période tragique, c'est le bleu qui l'emporte aujourd'hui, le bleu sacré du lapis-lazuli qui renvoie à la création du monde.

Faut-il connaître toute la symbolique créole et mapuche pour entrer dans sa peinture ? Bien sûr que non. Elle se livre avec une force et une plénitude qui suffisent à la faire exister et rayonner par elle-même. Mais si l'artiste passe par là, il ne se fait pas prier pour jouer les décrypteurs : il raconte son attachement à sa terre dont la pureté originelle et la géographie sacralisée sont le creuset de l'imaginaire collectif et de l'identité nationale, avec la cordillère des Andes pour mère protectrice et pour épine dorsale du monde. Et explique que le cœur est l'organe central qui rappelle les sacrifices des Incas ; que la courge représente la base de la nourriture ; que l'amulette en forme de clé est un signe de pouvoir ; que le *canelo* est l'arbre sacré qu'aujourd'hui hélas on remplace de plus en plus par l'eucalyptus plus rentable mais écologiquement désastreux; que les petites banderoles qui virevoltent autour des personnages portent des messages codés tirés de pétroglyphes préhistoriques : ou que les symboliques catholiques et païennes sont toujours étroitement imbriqués les unes dans les autres.

Quant à la charge sentimentale et mélancolique, sourit-il, c'est à la guitare qu'il la confie et la réserve. Habitée par le sens profond du mystère omniprésent, sa peinture, elle, la tient à distance et la garde sous le boisseau de l'esprit et du mythe. Et Rafael Barria de peindre comme on prie.

Françoise Jaunin